

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

J. GÖERRES

AU TEMPS DES AMIS DE DIEU :
LE LIVRE DES NEUF ROCHERS

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2012.

Il ne nous est parvenu que peu de noms remarquables de cette époque si célèbre par ce don supérieur, parce que c'est la manière de cette tendance spirituelle de s'éloigner du tumulte du monde pour s'entretenir en secret avec Dieu seul. Mais comme ces noms appartiennent tous à l'Allemagne rhénane, il est clair que cet enthousiasme, comme auparavant l'enthousiasme poétique, y saisit les esprits plus profondément que partout ailleurs ; cependant on ne peut en conclure qu'il ait manqué entièrement à ces pays situés plus au nord et à l'est. Dans le nord nous trouvons, à côté de sainte Brigitte en Suède, vivant à la fin du quatorzième siècle, l'abbesse Gertrude, vers la fin du treizième siècle, et sa sœur Mechtilde, religieuse à Eisleben ; à l'est se trouve cette âme simple, morte à Vienne en 1314, dont on trouve en manuscrits, et quelquefois imprimées, les visions agréablement rêveuses, telles qu'elles ont été écrites par son confesseur à qui elle les avait

révélées. Tous, sans exception, et avec eux les contemporains qui, pénétrés de leurs leçons ne s'en sont point écartés, se réfugièrent dans le sanctuaire de l'Église, lorsque des passions fougueuses entrèrent dans le porche et dans la nef ; ce sont les colonnes avec lesquelles la Providence a étayé ce qui était chancelant ; ils furent dans ce temps le sanctuaire lui-même, s'il est vrai que l'Esprit d'en-haut ne bâtit point son Église sur les pierres, mais dans les cœurs des hommes.

Mais quoique ces esprits contemplatifs se soient éloignés du monde, il ne faut pas croire cependant qu'ils l'aient abandonné d'une manière peu charitable, et se soient abstenus d'influencer son mouvement. Ils cherchèrent à lui communiquer la paix qu'ils avaient trouvée eux-mêmes, par l'instruction, l'impulsion et l'encouragement ; s'ils voyaient rejeter le calme qu'ils avaient offert, leur zèle d'amour se changeait en zèle de colère, et ils allaient au devant de l'injustice en réprimandant et en punissant, mais aussi ils avaient à passer par la réaction des passions.

Tel était le doux, l'aimable Tauler, qui, dans tout ce qu'il disait, insistait sur la résignation, sur la retraite, sur le recueillement, sur la compression des forces et sur le renoncement à tout instinct personnel, et qui fut cependant un adversaire zélé de l'abus terrible de l'excommunication, dont il attira les foudres sur lui-même.

Dans les Recueils de Specklin, qui vécut à Strasbourg du temps de l'empereur Charles V, et dont l'héritage spirituel se conserva à la bibliothèque de cette ville, se trouvent sur ce point des notices remarquables dont personne depuis, que je sache, n'a fait mention, et auxquelles je donne place ici, afin d'expliquer ce que nous venons de dire. D'abord on lit, folio 200, écrit en 1341 : « Alors un dominicain commença à Strasbourg à prêcher la parole divine pendant vingt ans ; il se nommait Jean TAULER, de Cologne. L'évêque Bechtolff l'entendit souvent avec plaisir et admiration. Comme les prédications étaient rares, il expliquait les Évangiles. Il écrivit un grand nombre de bons ouvrages qui existent encore. Il s'éleva avec force contre l'abus de l'excommunication, dans laquelle on laissait mourir le pauvre peuple ignorant. Il écrivit beaucoup d'exhortations pour qu'on assistât les fidèles en danger de mort, et qu'on leur administrât les sacrements. Aussi beaucoup de prêtres se dévouèrent dans ces circonstances, entre autres Lutolff le chartreux, et Thomas l'augustin, qui étaient d'intelligence avec lui, et firent beaucoup de bien à la société. On y lit aussi, en 1350, que Lutolff, prieur de la nouvelle Chartreuse, Thomas, général des augustins, et Jean Tauler, dominicain, faisant paraître des écrits contre les abus de

l'excommunication, le Pape les fit arrêter, et quoique pressés de garder le silence par Jean, évêque de Strasbourg, par le Roi Charles et les commissaires du Pape, ils s'y refusèrent et continuèrent à écrire en faveur des fidèles. »

Il est probable que les choses ne se passèrent pas avec tant d'emportement et de caprice, que l'homme de guerre l'a lu à la hâte dans ces écrits. On voit néanmoins avec quelle résolution ces hommes agissaient, avec quel courage ils s'opposaient à l'injustice.

Le même esprit d'activité pieuse, qui fait au besoin descendre des hauteurs de la contemplation pour prendre les intérêts du peuple, foulé par les grands, porta aussi Suso ou l'auteur quel qu'il soit, à composer le Livre des *Neuf Rochers* ; et on en saisit aisément l'esprit et l'intention, quand on a compris les divisions de l'époque et son éloignement de Dieu. Le zèle de l'amour indigné, armé du fouet vengeur, s'adresse à tous les états l'un après l'autre ; l'auteur ne manque ni de force ni de volonté, ni de résolution ; mais l'esprit innocent ne peut concevoir la grandeur de la corruption ; il n'a pas surtout la connaissance intuitive de la véritable nature du mal, et quoique ses paroles de blâme touchent bien la partie malade, il leur manque cependant dans leur trop grande généralité, au moins pour les régions supérieures, l'application vraiment pratique.

Aux papes, il reproche de n'avoir soin que d'eux et de leurs amis de ce monde pour l'acquisition des honneurs, des biens et du pouvoir ; ils sont loin de ressembler à ceux qui ont été avant eux ; ils ne recherchent plus du fond du cœur la gloire de Dieu, mais eux-mêmes et leur bien-être . Aux cardinaux, il reproche l'avarice et l'orgueil. Aux évêques, d'être attachés aux biens, aux honneurs, à leurs amis et au pouvoir temporel, plutôt que d'avoir soin des âmes qui leur sont confiées. Aux empereurs et aux rois, il représente aussi l'exemple de leurs prédécesseurs. Il leur fait voir avec quelle crainte et quelle humilité, ceux-ci recevaient les dignités et se regardaient comme les serviteurs de Dieu, tandis qu'eux et leurs femmes se livrent à l'esprit de domination. Aux ducs, aux comtes et aux barons, il reproche de vivre dans la débauche, de montrer leur orgueil en toutes choses ; de peser plus qu'il n'est permis sur leurs pauvres sujets, de leur enlever leur salaire et de le dissiper en folies contre leur âme et contre Dieu. Il faut avouer qu'il n'y a là que le nécessaire et le plus brièvement possible : et ces paroles qui sont le résultat d'une vue abstraite et générale, ne sont pas plus puissantes que d'autres lieux communs. On voit que l'auteur courroucé, connaît bien, par l'expérience de la vie et l'étude de l'homme, ce qu'il y a de plus profond en lui, et ce qu'il sait, il a le courage de le dire ; il reproche aux

ordres mendiants le relâchement pour eux-mêmes et pour leurs pénitents ; à ceux qui instruisent, de chercher à plaire aux personnes, et de déguiser la vérité ; il parle de la vie mauvaise et impudente dans les couvents de femmes ; du luxe de béguines et du vain babil des Begharten et des Lotharten ; il blâme la méchanceté et toute la conduite des chevaliers et des nobles ; l'avarice des bourgeois dans les villes ; il dit combien l'un cherche à l'emporter sur l'autre, au point que les inquiétudes et l'empressement leur permettent à peine de respirer.

Il parle de l'envie et de la haine des métiers ; de la malice et de la grossièreté des paysans ; de la témérité des femmes, de leurs habits indécents, de leur démarche, de leurs gestes et de toutes leurs actions. Tous ces désordres, à mesure que l'époque les produisait, poussaient des racines plus profondes. Quand il a fait ces reproches à son siècle, il lui montre ensuite le chemin qui conduit par les *Neuf Rochers* à une vie meilleure. Il commence par une image ingénieuse et pleine de sens, l'image d'une mer et des fleuves qui en découlent ; des poissons qui en sortent en foule et n'y reviennent qu'un à un. Elle est bien appliquée l'échelle qui conduit en haut par neuf échelons dont les distances sont mesurées exactement ; cependant on ne peut pas nier que l'exécution, par le défaut de l'époque à conserver la même forme, ne soit un peu monotone et traînante. Le livre a été visiblement écrit d'après la profonde conviction de la culpabilité de l'époque et d'après la crainte que la vengeance de la justice éternelle ne tomba sur les coupables ; dans un certain passage il est parlé expressément de signes précurseurs qui s'y rapportent, des exhortations amicales de Dieu, qui, en 1347 et 1348, envoya avec la mort noire dans toute l'Europe l'ange exterminateur et d'autres punitions : tout cela ne sert de rien ; c'est oublié comme un événement arrivé il y a mille ans.

Cette crainte était alors, à ce qu'il paraît, générale, et Tauler en parle ainsi dans ses *Prophéties* : « Tous les hommes observent en tremblant et reconnaissent la colère et les châtiments trop mérités que la justice divine nous inflige, et qui seront encore plus terribles que ceux qui ont été envoyés au monde il y a quatre cents ans ; et il est bien à craindre qu'ils ne soient encore plus incompréhensibles, plus invincibles et plus terribles qu'on ne croit, comme saint Hildegard l'a prédit et en a averti le monde, il y a deux cents ans. Les signes ont eu leur accomplissement, les verges sont tombées sur les hommes d'alors, sur ceux d'ensuite et sur ceux qui vivent encore maintenant. L'espèce humaine s'incline quand la vengeance se fait sentir ; quand elle est passée, l'ancienne légèreté et les vieilles habitudes reparaissent ; il en est bien peu qui profitent des avertissements de la justice dont ils ont été témoins. »

Si la charité conduisait dans le monde ces esprits bien intentionnés, l'expérience décourageante de l'inutilité de tant de zèle et de tant d'exhortations, en présence de la puissance du mal, les rejetait dans leur solitude, pour y être seuls avec Dieu, loin du bruit du siècle, et y faire du moins leur propre salut.

J. Goerrès, extrait de son introduction au *Livre de la Sagesse éternelle*,
du Bx Henri Suso, Paris, 1840.

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2011-12